

NAITRE POUR MOURIR

PRÊCHÉ AU TEMPLE DE PENTEMONT

(Noël 1854)

« Pour toi, une épée transpercera ton âme. »

(Luc II, 35.)

Une mère pourrait seule entrer en quelque mesure dans la douloureuse surprise que cette parole prophétique dut jeter dans le cœur de Marie. La naissance d'un enfant est un sujet de joie chez tous les peuples; elle l'était plus qu'ailleurs dans les familles d'Israël, surtout celle d'un fils. Mais Jésus était un enfant extraordinaire : sa naissance était « la bonne « nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple », combien plus pour sa mère! Quelle grâce sans égale lui était accordée entre toutes les femmes, que d'avoir donné le jour à cet Emmanuel, c'est-à-dire : Dieu avec nous, à ce Jésus, c'est-à-dire : Sauveur!¹ Quel regard de sainte et tendre espérance devait-elle arrêter sur ce petit enfant! et combien cette espérance avait-elle dû s'accroître par l'adoration des bergers, et par le témoignage que Siméon lui-même venait de rendre à l'enfant, lorsque tout à coup ce même Siméon, comme pour contenir et sanctifier

¹ Mat. I. 22-23.

l'admiration dont il voit Marie et Joseph pénétrés, leur adresse ces paroles : « Voici, celui-ci est mis
« pour être une occasion de chute et de relèvement
« de plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel
« on contredira, afin que les pensées de plusieurs
« cœurs soient découvertes, » coupées par cette mystérieuse et redoutable parenthèse, destinée à Marie :
« Quant à toi, une épée transpercera ton âme. »

Il y aurait quelque chose de bien étrange, pour ne pas dire de bien dur, à mettre ainsi cette grande douleur à venir en regard de la grande joie du présent, s'il n'y avait entre cette joie et cette douleur un rapport profond et salutaire à contempler. Le vieux Siméon, ou plutôt le Saint-Esprit qui l'anime, veut faire connaître dès le début à Marie, à Joseph et à ce petit peuple fidèle qui se presse autour du Messie naissant, qu'il n'entre dans le monde que pour souffrir, et que c'est en souffrant qu'il doit y accomplir l'œuvre de délivrance que le Père a remise entre ses mains. Ainsi, le peuple fidèle était amené du premier coup à rompre avec toutes les espérances charnelles que la masse des Juifs fondaient sur leur Messie, et à prendre des sentiments plus conformes aux desseins de Dieu, au témoignage des Écritures et à la mission du Sauveur.

Si Noël porte en soi le germe du Vendredi saint, le Vendredi saint à son tour n'est que le développement de Noël. Aussi retrouvons-nous la même doctrine annoncée par le Sauveur lui-même, à l'extrémité opposée de sa carrière. Quelques Grecs se montrant curieux de voir Jésus, dont la réputation commençait à franchir les limites étroites de la Judée, ce vain bruit, qui se fait autour de lui, en dépit de lui, lui

fournit l'occasion de s'expliquer sur la gloire véritable qui lui est réservée, et sur le chemin qui doit l'y conduire : « L'heure est venue que le Fils de « l'homme doit être glorifié. » Mais comment? Par la mort : « En vérité, en vérité, je vous dis : si le « grain de froment tombant dans la terre ne meurt « point, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte « beaucoup de fruit... Maintenant, mon âme est agitée, « et que dirai-je? O Père! délivre-moi de cette heure! « mais c'est pour cela que je suis venu à cette « heure.¹ » Jésus reconnaît que la croix ne saurait lui être épargnée : car c'est pour être crucifié qu'il est venu dans le monde, et qu'il y a vécu jusqu'à ce moment solennel où sa croix se dresse devant ses yeux. Si Jésus a revêtu notre chair, c'est tout exprès pour qu'elle soit déchirée sur la croix.

Ce n'est pas assez d'avoir constaté le rapport révélé par mon texte : il faut nous en rendre compte. Que l'incarnation ne pût trouver sa fin que dans le sacrifice, il s'en faut bien que cela se présente naturellement à l'esprit. Avouons plutôt, qu'à moins d'avertissement spécial, nous aurions pu être aisément entraînés par les sentiments des Juifs charnels. Voici le Fils de Dieu venant sur la terre pour y détruire le règne usurpé de Satan, et relever à sa place le règne de Dieu. Comment s'y prendra-t-il? A quoi pouvons-nous nous attendre qu'à lui voir déployer à tous les yeux une puissance irrésistible, une splendeur éclatante, des droits célestes, tout ce qui peut éblouir

¹ Jean XII, 23-27.

les regards des hommes et abattre le courage du grand adversaire? Il n'y a pas jusqu'aux noms qui lui sont donnés dans les écrits prophétiques (Roi, Messie, Fils de David, etc.), ni aux œuvres qui lui sont attribuées, (les peuples soumis à son joug, l'empire posé sur son épaule) qui ne paraissent donner à des pensées si naturelles en soi, une sanction divine. Et pourtant cette attente devait être complètement trompée. Non que la gloire promise ne doive venir en son temps, mais ce n'est pas par là qu'il fallait commencer. C'était au contraire par l'abaissement, par l'humiliation, par le dépouillement, par la mort, que Jésus-Christ devait triompher. Depuis sa naissance, plus spécialement depuis le début de son ministère, il devait aller descendant de degré en degré, jusqu'à ce qu'il parvint au plus profond de l'abîme et c'est là qu'il devait, quand tout semblerait perdu, puiser à pleines mains, pour lui-même et pour les siens, la gloire et la vie. Toutefois, ce qui paraît d'abord si étrange ne tardera pas à s'éclaircir pour nous, dans la lumière de l'Évangile, et sous l'enseignement du Saint-Esprit. Il ne faut qu'apprécier plus sainement le caractère du désordre introduit par l'ennemi, pour reconnaître la parfaite adaptation du moyen employé par Jésus-Christ pour renverser ce renversement. Le Diable avait cherché (hélas! et trop bien réussi,) non seulement à distraire l'homme de Dieu, en lui faisant trouver, dans les jouissances de la terre, je ne sais quel faux contentement où Dieu n'est pour rien, mais encore à lui cacher jusqu'à la vue et à la pensée de Dieu, en l'enveloppant de telle sorte dans les choses du monde

visible, qu'elles étaient devenues pour lui un voile qui lui interceptait les invisibles, au lieu d'un miroir qui lui en renvoyait le reflet. Sous l'empire de ce charme séducteur, l'homme aveuglé vivait pour la terre et pour le temps, comme s'il n'y eût point eu de ciel ni d'éternité. Recueillir le repos d'ici-bas, le bien-être d'ici-bas, les biens d'ici-bas, les affections d'ici-bas, était devenu comme « la seule chose nécessaire, » pour celui qui avait été « fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance; » puis, quand cette félicité de bas étage avait été obtenue — si elle n'avait pas été manquée — la mort venait, qui ne lui laissait pas même cette pauvre consolation; et, d'un seul coup, le tentateur lui ravissait, avec la vie, cette possession des choses visibles, dont il l'avait flatté durant tout le cours de la vie. Qu'en présence d'un désordre de cette nature, celui qui venait pour le renverser se fût contenté d'étaler en opposition à cet éclat visible un éclat visible plus vif, plus de force contre cette force, plus de gloire contre cette gloire, roi vainqueur contre un roi vaincu, le but, le véritable but n'était point atteint, parce qu'une telle victoire laissait subsister, que dis-je? elle accroissait à sa manière la confiance de l'homme déchu dans les choses visibles, sans compter que, de la sorte, la mort, conservant, elle, son caractère avec sa puissance, finissait inévitablement par tout emporter. C'est donc une toute autre voie qu'a choisie celui qui « est apparu pour détruire les œuvres du Diable. » Dirigeant ses coups sur la racine même de ce mensonge des siècles, il a détruit l'empire des choses visibles en les dédaignant, lui qui en était le souverain Maître.

Libre de tout prendre, force, santé, jouissance, bien-être, puissance, honneur, il s'est privé et dépouillé de tout, se rendant « pauvre, de riche » qu'il était, avec plus d'ardeur que tous les autres ne poursuivent le chemin contraire. C'était déchirer le voile du monde visible, que Satan tenait sur nos yeux, pour nous faire voir au travers le monde invisible, que Satan avait intérêt de nous cacher, puisque les préoccupations d'un monde invisible pouvaient seules expliquer une conduite si contraire à tous les intérêts de celui-ci. Ce n'est pas tout : ce déchirement des choses visibles devait aboutir à un autre déchirement plus personnel, plus douloureux et plus instructif : celui de sa chair, c'est-à-dire, selon l'apôtre, du voile qui séparait les choses célestes d'avec les terrestres¹. En mourant sur la croix, il devait tout à la fois achever de révéler le monde invisible en foulant aux pieds le monde visible, et détruire la mort en souffrant la mort. Car « il n'était pas possible qu'il fût retenu par « la mort, » lui, « Prince de la vie ; » il n'était tombé sous sa puissance que pour se relever bientôt après, et relever avec lui tous ceux qui espèrent en lui. La mort ainsi n'était plus la mort, c'était le passage à la vie. Voilà une délivrance réelle, une rédemption digne de ce nom ! Voilà le monde invisible ouvert pour nous, et la mort devenue la porte de ce monde invisible ! O doctrine profonde, que je crains d'obscurcir en l'expliquant ! Écoutez plutôt la Parole de Dieu même, que je n'ai fait ici que développer. « Il « a dépouillé les principautés et les puissances, qu'il

¹ Hébr. X, 19-20.

« a produites en public » — comment? « en triomphant d'elles par sa croix. » Quelle façon nouvelle de vaincre, à force de se laisser vaincre! Et encore : « Puis donc que les enfants (ceux qu'il venait sauver) participent à la chair et au sang, lui aussi de même a participé aux mêmes choses, afin que par la mort il détruisît celui qui avait l'empire de la mort, c'est à savoir, le Diable » (Hébr. II, 14), où vous voyez qu'il a revêtu notre chair tout exprès pour pouvoir mourir, et qu'il est mort tout exprès pour abattre le prince de la mort. Le vieux Siméon entre donc profondément dans la pensée du Saint-Esprit qui l'anime, lorsqu'à la vue de Jésus venant de naître, il fait briller aux yeux de sa mère le glaive qui doit transpercer son âme.

« Le disciple n'est pas plus que le Maître. » Si le Maître a marché au but par le chemin de la croix; s'il est descendu dans ce monde pour s'ouvrir un chemin vers la croix, le disciple n'a pas le droit de réclamer un chemin moins rude pour lui-même. Le droit? c'est trop peu dire : il n'en aura pas la pensée; non plus qu'un soldat fidèle n'aurait la pensée, en eût-il la faculté, de parcourir à l'abri d'une voiture commode l'espace que son capitaine, à la tête du gros de l'armée, mesure sans se plaindre sous le poids de la fatigue et sous l'ardeur du soleil. Ceci est doublement vrai, quand le but que Jésus-Christ s'est proposé est pris, non dans son intérêt propre, mais dans celui de ses disciples. Étant « dans le ciel, » étant « en forme de Dieu, » il n'avait, quant à lui, ni un Dieu à retrouver, ni un ciel à reconquérir. S'il

est venu, c'est pour nous qu'il est venu ; tout ce qu'il a souffert, il l'a souffert pour nous. Eh quoi ! le chemin où il s'est engagé le premier pour nous sauver, nous refuserions d'y entrer après lui pour être sauvés par lui ? à peu près comme un soldat prisonnier, (pour revenir à cette comparaison familière), qui passerait à se divertir le temps que son capitaine avec ses camarades passerait à se faire tuer pour le délivrer ! Mais il y a plus ici qu'une question de générosité ou de délicatesse : il y a une question de vie et de mort. Le chemin que Jésus-Christ a ouvert devant nous comme notre Rédempteur est le seul où nous puissions le suivre comme ses rachetés. Croyez-en Jésus-Christ lui-même. Ce que nous lui avons entendu dire tantôt de sa propre vie, « En vérité, en « vérité, je vous dis : Si le grain de froment ne meurt, « après qu'on l'a jeté dans la terre, il demeure seul ; « mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit, » il l'entend aussitôt après à celle de tous les siens : « Qui aime « sa vie, la perdra, et qui hait sa vie en ce monde, « la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un « me sert, qu'il me suive, et où je suis, là aussi « sera mon serviteur. » Il ne reste donc d'autre ressource au disciple, pour hériter de la vie éternelle, que de « haïr sa vie en ce monde, » comme le Maître a haï sa vie en ce monde pour nous acquérir la vie éternelle. Haïr sa vie en ce monde ! Expression étrange ! C'est qu'elle est choisie avec intention pour rendre sensible l'étrangeté de la doctrine à laquelle elle répond aux yeux de l'homme naturel, qui n'a pas la conscience du bouleversement que le péché a introduit dans le monde, et qui raisonne comme si

l'homme et la nature étaient tels encore qu'en sortant des mains de Dieu; — nous avons été mis dans ce monde pour le posséder et pour en jouir, nous y faire un établissement commode, par la fortune, par le bien-être, par le crédit, par l'influence, par l'amitié, par la famille : voilà de quel côté se portent de soi-même nos désirs et nos efforts. Il nous semble même que dans cette voie le succès nous soit dû, tant il est dans les sentiments de la nature, si bien que si la perte ou de notre fortune, ou de notre crédit, ou de notre santé, ou de notre famille, vient traverser nos projets, nous sommes tentés d'y voir « quelque chose d'extraordinaire, » et presque d'injuste. Eh bien ! c'est ce fond de toute vie humaine qui doit être changé ; c'est cette aspiration naturelle, entraînant, irrésistible, qui doit être récusée et remplacée par une aspiration toute contraire ; pour s'en convaincre, il ne faut qu'un regard jeté sur Jésus-Christ. Le chrétien, qui porte dans sa conscience et sur son cœur la condition de l'humanité déchue, estime qu'il a été mis dans le monde, non pour le posséder, mais pour y renoncer ; et qu'il a reçu la vie non pour en savourer les jouissances, mais pour s'exercer à s'en passer. Ce qui est extraordinaire pour lui, disciple d'un crucifié, ce n'est pas d'être pauvre, faible, malade, en deuil ; ce serait d'être riche, fort, bien portant, et sans larmes à répandre ; et tout ce qu'il a de moins en douleur que Jésus-Christ, « l'homme « de douleurs », doit être reçu de lui comme ménagements paternels, auxquels il n'avait pas raison de s'attendre. Il jouit comme un autre, plus qu'un autre, des biens que Dieu daigne répandre sur sa vie ter-

restre : mais « il se réjouit comme ne se réjouissent pas ; il use de ce monde comme n'en abusent pas.¹ » Il sent, comme un autre, plus qu'un autre, les amertumes de la vie, et il se garde bien de les prévenir ou de les chercher : mais, quand Dieu les dispense, il les accepte, comme un partage tout naturel, comme un apprentissage très salutaire, que dis-je ? comme un doux trait de conformité avec Jésus-Christ. Que si, entre les douleurs dont il est atteint ou menacé, il s'en rencontre une poignante entre toutes, et qui soit aux autres ce que la croix était aux autres douleurs de Jésus-Christ, eh bien ! mon frère, ma sœur, accueillez-la dans le même esprit que Jésus-Christ a accueilli sa croix. Dites, vous le pouvez : « Père, sauve-moi de cette heure ! » Mais ajoutez, vous le devez : « Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. » Voilà, je le vois, où Dieu voulait m'amener ; voilà l'affliction qu'il préparait dès longtemps pour moi, et moi pour elle, par toutes mes amertumes passées ; voilà où devait aboutir ma vie extérieure, et où ma vie intérieure devait achever de s'épanouir et de mûrir. C'est votre Golgotha, dont Dieu vous avait épargné la vue anticipée, pour ménager votre faiblesse... Il s'agit, de quoi ? de cette subite ruine, de cette maladie cruelle, de ces privations humiliantes, de la perte de cet enfant chéri — hélas ! peut-être de toutes ces croix réunies, — quelle qu'elle soit, cette heure devant laquelle la nature a tant reculé, contre laquelle vous avez eu Gethsémané sur Gethsémané, qu'elle vienne ! et si elle est déjà

¹ 2 Cor. VII, 30-31.

venue, qu'elle soit bienvenue de vous ! Qui sait de quelles bénédictions Dieu l'a chargée pour vous?... Ne perdez pas une occasion peut-être unique ! Craignez que l'épreuve vous échappe avant qu'elle vous ait rendu tout son fruit ! Hâtez-vous, saisissez votre croix, voyez-y le moment le plus favorable qui vous ait été ménagé — comme à votre Maître la sienne — pour glorifier Dieu et pour le servir !

Tous les disciples de Jésus étant sacrificateurs, il n'y a pas dans le peuple de Dieu de classe privilégiée dont l'occupation soit plus sainte en soi qu'une autre. Mais il y a des disciples qui, par la charge qui leur est confiée dans l'Église, se rapprochent plus particulièrement de Jésus-Christ pour l'emploi de leur vie : ce sont les serviteurs de la Parole. On doit s'attendre à leur voir faire une épreuve spéciale de la vérité révélée dans mon texte : cette attente ne sera point déçue. Cette vie crucifiée qui est pour eux, comme pour tous les autres, le chemin de la vie éternelle, est de plus pour eux l'une des premières conditions d'un ministère fructueux. « Si le grain de blé « tombé dans la terre ne meurt pas, il demeure seul ; « mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Cette parole profonde du Maître, bien qu'étendue à tous ses disciples, s'applique plus spécialement aux ministres de la Parole, ayant été adressée directement à ses apôtres. C'est donc à eux qu'il appartient tout d'abord de « haïr leur vie en ce monde, » et de la traiter en ennemi à redouter, à combattre, au lieu de la chérir, de la cultiver, de la retenir, comme ils pourraient être tentés de le faire par l'intérêt même de leur ministère, mais par cet intérêt mal entendu. Un jeune

ministre de l'Évangile entre dans la carrière, animé d'une piété sincère et d'un vrai zèle pour le salut des âmes : il se demande quels moyens seront le plus propres à lui assurer une abondante moisson dans le champ du Seigneur. La réponse se présente naturellement à son esprit — comme au vôtre peut-être, à moins que vous n'ayez une plus longue expérience des voies de Dieu : une santé robuste, une science étendue, des vues philosophiques, un génie vif et perçant, une élocution correcte et facile relevée par une diction sans reproche. Assurément tout cela est bon, et rien n'est à rejeter, étant « sanctifié par la prière » et rapporté à la gloire divine ; et qui se mutilerait volontiers de ces dons de Dieu, se rendrait coupable d'infidélité et d'une sorte de suicide — bien peu conforme à l'exemple de son Maître qui s'est montré aussi soigneux de garder sa vie pour le service de Dieu, qu'il a été empressé de la donner pour sa gloire quand l'heure marquée de Dieu a sonné. Mais que penserait notre jeune ministre, si nous venions lui dire que ces ressources, prises et cultivées dans l'esprit qui convient à son humilité et à la gloire de Dieu, ne sont pourtant ni les plus assurées, ni les plus fécondes, ni les plus désirables de son ministère, ni enfin ses ressources vraies ? Et quelles sont-elles donc, ces ressources vraies ? J'ose à peine le lui dire, tant j'ai à craindre de le scandaliser : j'aime mieux appeler tout d'un coup son attention sur Jésus-Christ, et chercher avec lui quelles ont été les ressources propres du ministère de Jésus-Christ. Jésus-Christ, que je considère ici dans sa nature humaine et comme ministre de la Parole (Rom. XV, 8) a exercé de contrée en contrée et de génération

en génération une influence absolument incomparable : quels ont été ses moyens ? La force physique, nous la mettons hors de cause, comme un élément indigne d'une telle matière : l'Écriture au reste se tait là-dessus, et le peu qu'elle en dit serait en sens inverse de la force. Les moyens de Jésus-Christ, quels sont-ils donc ? La science ? Non. La philosophie ? Non. L'éloquence ? Non. Le génie ? Non. Ce n'est pas, faut-il l'expliquer ? qu'il n'y ait en Jésus-Christ une science véritable, une philosophie véritable, une éloquence véritable, un génie véritable, qui laisse infiniment au-dessous de lui tout ce que la race humaine a de plus grand. Mais c'est que ces mots sont détournés alors de leur sens populaire à un sens nouveau ; la supériorité de Jésus-Christ sur tous les autres n'est pas dans la mesure des dons, elle est dans leur nature ; et un lecteur de l'Évangile vous donnerait une pauvre idée de l'intelligence et surtout du sentiment qu'il a des discours de Jésus-Christ, en s'écriant à tout propos : Quelle science ! quelle philosophie ! quelle éloquence ! quel génie ! Les moyens de Jésus-Christ, c'est la vérité du ciel descendue sur la terre dans sa parole ; c'est la charité de Dieu se répandant sur l'humanité dans ses œuvres ; c'est le monde invisible transporté au sein des choses visibles dans sa personne ; et pour mieux faire éclater cela par les contrastes, c'est cette vérité, soulevant contre elle les préjugés de l'homme qui la repousse ; cette charité, la haine de l'homme qui la persécute ; ce monde invisible, les puissances visibles qui l'attachent à la croix, mais pour s'y briser elles-mêmes, et laisser paraître, au travers de leurs splendeurs déchirées, la

gloire du monde invisible pour lequel le crucifié va renaître; en un mot, le dépouillement, l'abaissement, le repoussement, le crucifiement, voilà les moyens de Jésus-Christ... Voilà aussi, en faut-il d'autres preuves? les ressources premières du ministère de tous ceux qu'il a vraiment envoyés et reconnus pour siens. Nul doute que les prophètes et les apôtres du Seigneur ne nous soient proposés pour exemple d'un ministère fidèle et fructueux, n'est-il pas vrai? Eh bien! les prophètes et les apôtres, pris dans leur ensemble, sont les plus affligés des hommes; et leur privilège le plus incontestable sur leurs contemporains, c'est celui d'une vie plus amère et plus crucifiée. Que si vous voulez achever de sentir que c'est bien comme serviteurs de la Parole de Dieu qu'ils ont eu si exceptionnellement à souffrir, vous n'avez qu'à comparer leur existence terrestre avec celle des grands hommes de ce monde, leurs contemporains; des savants, des sages, des philosophes — à part quelques *rare exceptions*, réservées du reste pour ceux de ces grands hommes dont la mission, à la distance de la lumière de ce monde à celle de Dieu, offre pourtant quelque rapport lointain avec la mission de vérité et de charité des prophètes et des apôtres. Faut-il citer des exemples? Saint Jacques en rend témoignage pour les prophètes, quand il écrit : « Mes frères, prenez
« pour exemple de patience dans les afflictions les
« prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur (Jacq.
« V, 10); » et saint Paul pour les apôtres, lorsqu'il écrit à son tour : « Nous avons ce trésor dans des
« vases de terre, afin que cette grande puissance soit
« attribuée à Dieu et non pas à nous. Nous sommes

« pressés de toutes les manières, mais nous ne sommes pas réduits à l'extrémité; nous sommes en perplexité, mais nous ne sommes pas sans espérance; nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas abandonnés; nous sommes abattus, mais nous ne sommes pas entièrement perdus; nous portons toujours, partout, dans notre corps, la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car, tandis que nous vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle¹. » Sans nous arrêter sur les souffrances si connues d'un Jérémie, d'un Ésaïe, d'un Daniel, ou sur celles d'un saint Pierre, d'un saint Jacques, d'un saint Jean, je me borne à un trait du ministère d'Ezéchiël, et à un mot de saint Paul. Ézéchiël, à qui Dieu rend ce témoignage, confirmé par ses écrits, qu'il possédait les dons d'un orateur accompli, autour duquel on se pressait en foule comme on ferait autour d'un chanteur public « chantant une chanson profane avec une belle voix qui résonne bien², » semble réduit à racheter ce privilège, qui menace de compromettre sa mission prophétique, par des douleurs plus qu'ordinaires, même chez le prophète; et, chose étonnante, par des douleurs prises dans les moyens mêmes de son ministère; de tous ces signes muets par lesquels Dieu l'oblige à parler au peuple, comme pour montrer qu'il n'a pas besoin de l'éloquence de son serviteur, il n'en est pas un qui ne soit

¹ 2 Cor. IV, 7-11. — ² Ez. XXXIII, 30-33.

pour le prophète ou une humiliation ou une fatigue, ou un deuil amer¹; témoin ce jour qu'il lui fallut perdre « ce que ses yeux voyaient avec le plus de plaisir, » sans qu'il lui fût permis d'en gémir ou d'en mener deuil, seulement pour montrer à ses concitoyens, par une vive image, les jugements que Dieu leur réservait. Mais écoutez saint Paul : « Je me réjouis maintenant dans les souffrances que j'endure pour vous, et j'achève de souffrir en ma chair le reste des afflictions de Christ, pour son corps, qui est l'Église²; » parole étonnante, dont plus d'un commentateur prévenu abusera, pour faire confondre à notre apôtre, en dépit de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il a dit ailleurs, les souffrances de son apostolat pour *l'instruction* de l'Église, avec les souffrances de la croix de Jésus-Christ pour la *rédemption* de cette même Église, — mais parole profonde, qui, plus elle étonne dans la bouche de cet apôtre, plus elle révèle la place considérable, et presque nécessaire, que la souffrance tient dans la vie du vrai serviteur de Jésus-Christ ! Au surplus, l'histoire entière de l'Église l'atteste : les plus actifs et les plus utiles des serviteurs de la Parole en ont été les plus affligés, et la chaîne des grands témoins de Jésus-Christ est une constellation de martyrs. Ces martyrs, toutes les Églises et tous les temps ont eu les leurs : et le ministère évangélique de nos jours, si éclairé, et la plupart du temps si commode, aurait à prendre chez plus d'un moine catholique et chez plus d'un missionnaire du Moyen Age, des leçons de christianisme tout

aussi salutaires que celles qu'il trouve en abondance chez nos intrépides et patients réformateurs.

O mes chers compagnons d'œuvre, ministres des Églises ; et vous tous, car c'est un même ministère au fond, vous tous, serviteurs ou servantes de Jésus-Christ qui consacrez votre temps, vos forces et vos talents divers à la gloire de son règne, et au salut des âmes, « fortifiez-vous dans le Saint-Esprit. » Sans dédaigner les ressources humaines, qui viennent aussi de Dieu à leur manière, n'en regrettez pas ce qui ne vous est pas tombé en partage ; et sans appeler les humiliations et les épreuves, accueillez-les avec douceur, avec amour, quand Dieu les envoie. Que si, parmi ces croix qu'il vous donne à charger, il en est quelqu'une qui vous semble, je ne dis pas plus lourde à porter que les autres, mais plus compromettante pour votre ministère, mais capable en apparence de ruiner à jamais toutes les espérances de votre mission sainte ; si la tentation extérieure s'unit à la tentation intérieure ; si tout semble frappé, corps, esprit, cœur, si tout semble enfin perdu sans retour — eh bien, accueillez cette croix-là, dirai-je ? ou cet assemblage de tant de croix, dans un sentiment particulier de soumission, d'espérance et de gratitude, comme une infirmité dans laquelle le Seigneur va vous faire trouver une puissance toute nouvelle ; saluez-la comme le point de départ d'un ministère d'amertume et de faiblesse, que Dieu a réservé pour la fin comme le meilleur, et qu'il veut faire plus abonder en fruits de vie que ne fit jamais votre ministère de joie et de force dans les jours passés.

Recueillons donc la prophétie de Siméon à Marie comme une instruction qui, dans la personne de Jésus, est destinée à avertir tous ses disciples, et plus spécialement ceux qui s'emploient plus spécialement à l'avancement de son règne. Si le vieux prophète de Jérusalem a dit à Marie : « Pour toi, une « épée transpercera ton âme, » un nouveau Siméon, animé du même Esprit et éclairé de la même lumière, aurait eu sujet de dire également à la mère de tout disciple de Jésus-Christ, le jour qu'il entra dans la vie nouvelle par une nouvelle naissance : « Pour toi, « une épée transpercera ton âme ; » et à la mère de tout serviteur de la Parole, au jour de sa consécration à sa mission de foi et d'amour : « Pour toi, une « épée transpercera ton âme. » Le premier, dans la conduite de sa vie, le second, dans l'administration de la Parole, ne saurait manquer de rencontrer sur son chemin cette croix, annoncée pour Jésus dès sa naissance ; et ce qu'il a à faire, ce n'est pas de s'y soustraire par le mouvement de la nature, c'est de s'y soumettre par l'attrait de la grâce et dans l'Esprit de Jésus-Christ. Oh ! mes amis, écoutez-moi. Même à ne tenir compte que de cette vie d'épreuve, le chrétien qui se sait venu dans le monde, non pour le posséder mais pour y renoncer, et entré dans la vie, non pour en jouir mais pour y porter sa croix, est le seul tranquille, parce qu'il est seul en harmonie avec la condition présente de l'humanité, et avec les desseins de Dieu sur elle. Là-dessus, je ne craindrais pas d'en appeler à ceux même de mes auditeurs qui ne sont point encore entrés dans la foi : leur conscience leur dit instinctivement que le bonheur de l'homme

comme son honneur est, non dans la possession, mais dans le dépouillement; non dans la jouissance, mais dans le renoncement à soi-même pour l'amour de Dieu et des hommes : n'est-il pas vrai, hommes sincères qui m'écoutez? Mais au reste, la croix n'est que pour cette vie, c'est-à-dire pour un jour. Point de croix dans le ciel : seulement la marque des clous, c'est-à-dire le souvenir de la croix. Le privilège de la croix, c'est de conduire à la gloire éternelle, dont elle est l'unique chemin. Dieu sait trop de quoi nous sommes faits, pour nous exposer à la tentation d'une affliction permanente : s'il nous conduit au fond de l'abîme, ce n'est pas pour nous y laisser, c'est pour nous en retirer, enrichis d'une félicité nouvelle, et impossible à trouver ailleurs. Nous n'avons pas besoin de sortir de notre texte : ce même Siméon qui fait entrevoir à Marie la croix réservée à son Fils, a commencé par annoncer le temps où ce même Fils, devenu « la lumière des Gentils et la gloire d'Israël, » établira sur la terre entière, son glorieux et bienheureux règne. Jésus lui-même, tout Jésus qu'il est, ne se repose pas dans la croix : avec son crucifiement, il voit sa résurrection; avec ses souffrances, la gloire qui les doit suivre; que dis-je? il se soutient par cette espérance, et c'est en échange de la joie qui est devant lui, qu'il endure la croix et « méprise la honte¹. » Nous pouvons, nous devons nous soutenir par une espérance semblable. Se fortifier par cette vue du ciel au travers des amertumes de la terre rendues transparentes par la foi, ce n'est

¹ Hébr. XII, 2.

pas une défaillance de l'âme, c'est une puissance de la piété, et un exercice appris de Jésus-Christ même. Oui, « c'est par beaucoup d'afflictions qu'il « nous faut entrer dans le royaume de Dieu ; » mais ces afflictions, après tout, appartiennent à ces choses visibles, qui sont pour un temps ; les invisibles, qui sont éternelles, nous préparent une consolation éternelle comme elles, accrue de tout ce que nous aurons souffert. « Il reste un repos pour le peuple de « Dieu ; » bientôt, bientôt, « la Jérusalem nouvelle « descendra d'auprès de Dieu... le tabernacle de Dieu « sera avec les hommes... et Dieu essuiera toutes « larmes de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail ; car les « premières choses seront passées¹. » Oui, encore, il y a doubles épreuves en réserve pour ceux qui se vouent au service de la Parole : mais bientôt, bientôt, le temps viendra, où chacun d'eux, trouvé fidèle dans l'administration des talents reçus, en recevra une double mesure ; et où, tandis que les disciples fidèles « brilleront comme la splendeur du firmament, » ils brilleront, eux, « comme les étoiles, » dont l'éclat se détache sur celui du firmament, « à « toujours et à perpétuité. » Courage, mes bien-aimés, courage ! Au but, mais par le chemin ; à la victoire, mais par le combat ; à la gloire, mais par la croix, sur les pas de l'Enfant de Noël, descendant du ciel en terre pour mourir, mais mourant pour remonter de la terre au ciel. « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra ; » c'est alors que cha-

¹ Apoc. XXI, 2-4.

cun pourra juger qui a mieux choisi sa voie, de celui qui, sur les pas de Jésus, a hérité le ciel caché dans les souffrances de ce monde, ou de celui qui a hérité l'enfer, caché dans ses séductions, sur les pas de Satan !

Communiants, voici l'occasion de partager à la fois avec Jésus-Christ et cette perspective de son sacrifice et cette espérance de son royaume, en participant, sur son invitation, à ce pain et à ce vin qu'il va vous distribuer en esprit avec ces touchantes paroles : « Ceci est mon corps rompu pour vous ; ceci est mon sang répandu pour vous. » — « Toutes les fois, dit l'Apôtre, que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur. » Voilà ce sacrifice : mais vous l'annoncez jusqu'à ce qu'il vienne ; voilà ce royaume. Debout comme Israël, vos reins ceints et vos souliers aux pieds, préparés pour la mer Rouge et pour le désert, mais aspirant à Canaan et à son repos ; mangeant du pain de Jésus et buvant de son vin, mais en attendant d'être assis à sa table avec Abraham, Isaac, et Jacob ; nourris de sa chair et de son sang, mais pour être rendus participants de sa nature divine ; et confondant les souvenirs de Bethléhem, du Tabor, de Gethsémané, de Golgotha, des Oliviers, dans la contemplation, dans la société, dans le service de l'Agneau immolé qui nous a rachetés à Dieu par son sang !